

## Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 52, Number 1, 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104372ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104372ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1984). Pages de journal. *Assurances*, 52(1), 125–135.  
<https://doi.org/10.7202/1104372ar>

## Pages de journal

*par*

Gérard Parizeau

**Nice, 22 avril 1980**

Le franc français est d'une remarquable solidité. Il doit le rester, dit M. Raymond Barre. Mais comment fera-t-il devant un commerce extérieur de plus en plus déficitaire : six milliards de francs en mars, vient-on d'annoncer ? Il est vrai qu'en regard de cela, la France a l'énorme apport du tourisme, qui contrebalance les frais de ses importations croissantes. Le pétrole surtout alourdit terriblement la facture de l'étranger et force la France à louvoyer devant les attitudes de l'Iran et devant celles des Russes en Afghanistan. Avec toute leur puissance, les États-Unis ne sont pas encore parvenus à grand-chose de ce côté-là, même appuyés par une Europe qu'horrifie l'attitude de l'Ayatollah et la présence des troupes russes en Afghanistan. Craignant la Russie, ils ne veulent pas aller trop loin dans le blâme de fournisseurs précieux, même s'ils sont odieux avec l'affaire des otages américains.

125



Entendu \*\*\* au Nouveau Théâtre de Nice. Elle a de l'âge, du poids et un métier très sûr. Elle chante du Berlioz et, pour finir, des extraits d'Offenbach. Pour goûter « Dites-lui... », il faut fermer les yeux afin de ne pas apercevoir cette grosse dame vêtue d'une robe noire à ramage rouge. Qu'il doit être pénible pour une grande cantatrice de vieillir !

**23 avril**

J'ai toujours eu un préjugé contre la musique de Paganini. Je la croyais assez extraordinaire, mais destinée surtout à ceux qui recherchent la virtuosité. Le commandant Perez m'a convaincu de mon ignorance, au cours d'une causerie fort bien faite, oeuvre d'un homme cultivé. Il a illustré son texte avec des extraits, notamment

du premier concerto pour violon. Si on y trouve des morceaux de bravoure, dans l'ensemble l'oeuvre est d'une très belle sonorité.

Dans le journal, le lendemain, on titrait « Paganini, violoniste du diable ».

Ce qui était exagéré, pour le moins.

Je ne savais pas qu'on avait refusé aux restes de Niccolò Paganini d'être enterrés en terre consacrée et qu'à Nice, le « corps avait été caché de maison en maison ». J'irai tout à l'heure à la bibliothèque américaine pour en savoir plus long sur cette dernière aventure d'un homme chez qui tout était hors de la normale.

Consultée, l'*Encyclopedia Britannica* ne mentionne qu'une chose à la fin de sa vie : la date de son décès à Nice en 1840.



Un prêtre américain, l'abbé Patrick Moore, voyage en avion avec la Vierge de Fatima, ficelée sur un siège. Le journaliste qui reproduit la photographie dans *Nice-Matin* ajoute : « En avion comme ici, la Sainte Femme n'échappe pas à la ceinture de sécurité ». Car elle occupe le fauteuil voisin du bon père. Il faut être bien sûr de soi pour ne pas craindre le ridicule.

## 24 avril

Les Français disent du mal des Américains, comme ils en disent d'eux-mêmes. Et cependant, ils aiment employer des mots anglais constamment, dont, une fois de plus, je constate qu'ils ne connaissent pas le sens. Un épicier, par exemple, annonce des *prix stop* ; un restaurant de la promenade des Anglais s'intitule *Restaurant Non-Stop*. Par ailleurs, dans *Le Figaro*, on écrit : les *fans*<sup>(1)</sup> de Jean-Louis Barrault et de Madeleine Renault se désolent qu'ils doivent quitter le théâtre d'Orsay. Cette fois, le mot est employé dans son sens exact. Mais il choque, car il n'est là que par snobisme, pour montrer que l'auteur connaît l'américain. Car je ne crois pas que le terme soit accepté en Angleterre. Or, il n'est même pas en italique. J'ai déjà signalé le fait de snobisme, j'y reviens parce qu'il est très important

(1) Ce qui, d'après le dictionnaire, est l'abréviation de *fanatics*. Il indique a *devoted admirer*.

pour une langue que je respecte et que j'aime, même si parfois je l'écorche.



Assis devant la mer, je me suis rappelé tout à coup trois Canadiens, qui ont parcouru la Méditerranée dans leur bateau et l'ont aimée. D'abord, notre ancien ambassadeur à Paris, Pierre Dupuy qui, avec son voilier, faisait tous les ans de longues croisières dans les îles grecques notamment. Est-ce au cours de l'une d'elles qu'il a écrit ce poème à la gloire de la Vénus de Praxitèle ? Il aimait le lire à ses hôtes dans sa bibliothèque du Faubourg Saint-Honoré, en face d'une magnifique photographie de la déesse.

127

Et puis, auparavant, sir Charles Gordon, venu à la conférence de Gênes en 1922, à titre de représentant du Canada. Il se contenta de se promener en bateau pendant tout le temps de notre séjour. Il est vrai qu'en homme pratique, il s'était rendu compte rapidement qu'aux yeux des diplomates réunis en congrès, le Canada comptait peu. Sir Charles leur préférait les sirènes de la *mare nostrum*. Président de la Banque de Montréal et du groupe Dominion Textiles, il n'était pas habitué à être traité en comparse. Aussi, ne faisait-il aucune difficulté pour laisser derrière ces hommes qui discutaient des problèmes de l'Europe, mais n'étaient pas prêts à considérer les délégués du Canada autrement que comme des personnages de seconde zone. Il se fiait à M. Édouard Montpetit qui, lui, assistait aux réunions de la délégation britannique où le Canada – puissance coloniale – pouvait prendre part à la discussion, mais sans aller jusqu'à s'exprimer à la conférence plénière.

Enfin, le dernier \*\*\*, avec qui Germaine et moi déjeunions l'autre jour face au port de Monte-Carlo. Citoyen monégasque, il a eu un voilier avec lequel il a fait lui aussi de nombreuses croisières en Méditerranée. Il a écrit la relation de l'une d'elles. Dans son dernier livre, parmi ses oeuvres, on la mentionne avec en face le mot « épuisé ». Dommage, car j'aurais aimé savoir ce qu'il a dit de ces îles qu'il a visitées presque en voisin, puisqu'il habite un grand immeuble à Monte-Carlo, dont les fenêtres sont orientées vers la mer.

**25 avril**

Visite au musée Picasso d'Antibes. Je ne peux me faire aux distorsions du grand artiste. Une chose me frappe, cependant, dans le musée, il n'y a aucune opposition entre les vieilles pierres du château Grimaldi mises à nu et les oeuvres de Picasso.

Quelle vue magnifique on a du jardin, où les fleurs voisinent avec les sculptures du passé et d'un présent déjà dépassé !

128 Les sculptures de Roussil ne sont plus au musée. Quel dommage !



Je m'étais promis de ne pas préparer moi-même le discours du président du Conseil de Sodarcac, prononcé chaque année à l'assemblée générale. Mais, des idées me viennent en ce jour pluvieux. Aussi, ai-je changé d'avis. Je pense que je rappellerai l'évolution, la marche extraordinaire des concentrations d'entreprises, la réaction de l'industrie canadienne face à l'exportation, les conditions monétaires (hausse du taux d'intérêt et baisse des cours en Bourse) puis, surtout, les résultats de l'assurance en 1979 a) en assurance sur la vie ; b) en assurance hors-vie. Et aussi cet aspect très curieux de l'assurance qui, de plus en plus, devient une affaire financière, ne pouvant survivre que grâce au rendement des fonds propres de l'entreprise et des réserves techniques. Je signalerai également le jeu des obligations à long terme et la situation dans le domaine des prêts hypothécaires. Enfin, je pense qu'il y aurait lieu de revenir sur cette situation malsaine qu'entretiennent l'état du marché monétaire et une concurrence très âpre qui est loin d'assainir les affaires d'assurance.

J'insisterai aussi sur la nécessité d'une hausse des tarifs pour l'assurance-incendie et pour les risques industriels, ainsi que pour les risques commerciaux où la situation est vraiment mauvaise, non seulement dans la province de Québec, mais dans le reste du Canada.

Voilà tout un programme que je n'aurai qu'à mettre au point, alors que, avant de commencer, je me croyais à peu près démuné d'idées suffisamment intéressantes pour faire l'objet du discours pré-

sidentiel. Ce sera le dernier, car j'insisterai cette année pour ne plus être que le président d'honneur du groupe.



Vu avant-hier, dans la salle des mariages à l'hôtel de ville de Menton, décorée par Jean Cocteau, cette phrase que celui-ci a écrite au bas d'une de ses fresques : « Orphée en tournant la tête perdit sa femme et ses chants ».

On trouve toujours chez Cocteau ce goût du paradoxe, ce désir d'étonner, de briller qui, parfois, est agaçant.

129

Je préfère l'écrivain à l'artiste. Et cependant, à Menton, c'est ce dernier dont on a voulu rappeler le souvenir par le musée qu'on lui a consacré dans l'ancien fort, qui gardait le port, et par ces fresques que la ville lui a demandées pour la salle des mariages.

Vu aussi une très belle exposition de gravures du dix-septième et du dix-huitième siècles, au musée municipal. Elle ne représente, paraît-il, qu'une faible partie de la collection, dont on a choisi les plus belles pièces. Quelle richesse de tons, de métier et d'imagination l'on y constate, à côté des distorsions chères à Cocteau et à Picasso !

En me rendant à la gare routière avec Germaine, je pense à l'intérêt qu'il y aurait à Montréal, d'avoir un musée de ce genre où l'on retracerait l'évolution de la ville à travers certaines des oeuvres d'art qui lui ont été consacrées<sup>(1)</sup>. Il y aurait là, je pense, une idée que le maire Drapeau aurait avantage à réaliser, lui qui cherche constamment à améliorer la ville dont il est le maire depuis de nombreuses années. S'il a eu des réalisations plus spectaculaires, ce musée n'engagerait pas des fonds aussi considérables que ceux devant lesquels il n'a pas hésité pour réaliser certains de ses autres projets.

## 26 avril

Lu dans l'*International Herald-Tribune*, un article assez troublant intitulé « *U.S. auto-makers in deep trouble* ». Les fabricants n'auraient pas suffisamment pris au sérieux la menace que faisait peser sur eux le coût de l'essence. Ils n'ont pas voulu adapter leur industrie aux tendances nouvelles et produire surtout de petites voitu-

---

(1) Par la suite, la ville exposera dans le grand hall de l'hôtel de ville, la collection Georges Delfosse, dont elle a de nombreuses toiles.

res à faible consommation. Ils ont préféré garder leurs modèles coûteux. Si le public les a suivis jusqu'ici malgré le prix croissant de l'essence, il change d'avis tout à coup et achète des voitures européennes ou japonaises. Le réveil est brutal. On estime la perte de Ford à \$300 millions cette année et la réduction des profits de General Motors à \$450 millions, en regard de près de \$3 milliards en 1979. Pour l'économie américaine, c'est un coup dur ; elle qui a toujours eu pour barème de l'année les succès ou les insuccès de l'assurance-automobile.

130 Le contre-coup au Canada sera probablement le même. À surveiller.



Tout à l'heure à neuf heures trente, j'assisterai à la répétition de l'orchestre de l'opéra de Nice, dirigé par Pierre Dervaux, que nous avons eu à l'orchestre de Montréal et à celui de Québec il y a quelques années.

Et, en fin d'après-midi, chez les Dominicains, j'irai entendre *Stabat Mater*.

Journée consacrée à la musique profane et religieuse. Entre-temps, je commence à écrire mon discours présidentiel sans tenir compte de la réaction mondiale et, sans doute canadienne, à la malencontreuse expédition américaine en Iran.



À midi, retour de la répétition générale du concert de cet après-midi à l'opéra. Je suis ravi d'avoir entendu un extraordinaire pianiste. J'ai pu voir également comment se prépare un concert. Le chef d'orchestre va de gauche à droite. Il fait reprendre certains passages. Quand il est satisfait, il reprend la pièce dans son entier ; il la donne sans arrêt, comme il le fera au moment du concert lui-même.

Pierre Dervaux est vraiment excellent, même avec cet orchestre réduit.

Je l'ai rencontré un peu plus tard dans le corridor et, en me présentant, je lui ai rappelé le moment où il est venu à Montréal d'abord

pour diriger l'orchestre, puis à Québec. Il me dit qu'il en a gardé un excellent souvenir.



« Mon général, dit Bernard Pivot au général Pétro Grégosenko, l'auteur du livre qu'il présente à *Apostrophes*, dites-moi comment, partisan de Staline, vous avez pu porter des accusations aussi dures contre le régime. Ces accusations vous ont valu d'être cassé de votre grade et six ans de détention dans un hôpital psychiatrique ». « Voilà, a répondu le général, j'avais mon appartement de général dans le quartier où j'avais toujours vécu à Moscou jusque-là. J'ai été ainsi en contact avec les ouvriers. De plus, en Ukraine, j'avais des parents qui me tenaient au courant. Et c'est ainsi que, sachant enfin ce qui se passait, j'ai cru bon de protester pour garder ma propre estime. À ma sortie de l'hôpital, j'ai dû accepter d'être portier d'un hôtel pour pouvoir vivre ». Il faudrait bien que je parle de ce cas particulier à \*\*\*, la prochaine fois que j'aurai l'occasion de le voir.

131



En attendant l'ouverture du musée Picasso à Antibes, Germaine s'assoit sur un banc face à la mer, tandis que je vais marcher avec Maurice Valiquette, qui veut prendre des photos des enfants qui jouent sur le sable et du port où affluent les embarcations de plaisance, véritable forêt de mâts.

À côté d'elle, un jeune homme s'est rangé pour lui permettre de s'asseoir. Après quelques minutes, la conversation s'engage entre la vieille dame souriante, très bironnienne – ce jour-là – et le jeune homme. Peintre, il a travaillé cinq ans avec Fernand Léger. Il habite Biot, où se trouve son atelier. Mais, lui dit la vieille dame, nous avons fait la connaissance du peintre à Montréal durant la guerre avant qu'il n'aille s'installer à New-York. Et puis Biot, nous connaissons l'endroit. Nous y allons déjeuner de temps à autre au *Scampi d'Or...* Voilà une double coïncidence bien amusante.

C'est chez Mme Louise Gadbois que nous avons connu Fernand Léger, de passage à Montréal. Intelligente, cultivée, excellent peintre, Louise Gadbois recevait avec un goût, une finesse et une présence assez remarquables. Très attirée par la personnalité de ces artistes qui passaient par Montréal, avant d'aller se réfugier à New-



York, elle nous invitait parfois, nous qui habitions en face, mais qui ne pratiquions aucun art particulier, sauf celui de la conversation.



À trois heures, nous entrons au musée d'Antibes. S'y pressent des jeunes et des moins jeunes attirés par le renom de Picasso. Quitte à passer pour un béotien, je note ici à nouveau ma répugnance devant les distorsions, les folies du dessin qui parfois m'attirent, me retiennent, mais souvent me repoussent comme un abus de la crédulité humaine, comme un bel exemple de ce que peut faire un gros battage de publicité. Dieu sait que Picasso s'y entendait.

En entrant dans le musée, on voit une affiche annonçant la très belle collection que le peintre avait réunie avec l'aide de certains de ses amis et qu'il a laissée à l'État français après sa mort. Je me rappelle l'avoir vue au Pavillon de Flore, au Louvre. Je me souviens de mon ravissement devant ces œuvres d'une qualité comparable à ce que Picasso avait fait lui-même avant de verser dans cette manière qui lui a valu la faveur d'un public prêt à tout accepter quand son nom apparaît au bas, à droite, comme une confirmation d'excellence et de perfection, dans une conception nouvelle du métier de peintre.



Le goût change, évolue. Que penseront nos enfants et surtout nos petits-enfants de Picasso – ce magicien de la haute cote ; de Dufy dont les œuvres constituent le trésor du musée Chéret à Nice ; de Matisse dont on trouve à Cimiez beaucoup de collages faits durant ses dernières années quand il ne pouvait plus peindre et dont le musée de Cimiez a gardé quelques exemples ; de Renoir dont le souvenir reste dans sa maison de Cagnes, au milieu des oliviers et de Fernand Léger, dont ce jeune peintre parlait avec enthousiasme à Germaine, assis tous deux en face de la mer ? Pas très loin d'Antibes et du fort Grimaldi si accueillant depuis qu'on l'a transformé en musée pour accueillir les œuvres de Picasso, il y a également le musée Léger où l'on a logé les grandes toiles qui célèbrent l'ère de la machine. Plus tard, que pensera-t-on de Van Dongen, dont les grandes toiles rappellent, au musée Chéret, la folie et le snobisme des années 1920 ?



Il sera intéressant de voir comment le marché des changes et la Bourse de New-York vont réagir à l'échec de l'expédition Carter en Iran. Lundi, le dollar va sans doute plonger, comme le dollar canadien qui suit dans le sillage.

Pour juger, j'attends qu'on en sache davantage. En toute simplicité, j'étais atterré, vendredi soir, en apprenant la nouvelle.



J'étais atterré comme je l'avais été, mais pour des raisons bien différentes, en apprenant l'assassinat de John F. Kennedy, il y a quelques années. J'ai retrouvé dans ma correspondance une lettre que j'écrivais d'Acapulco à l'un de mes fils. J'y décrivais l'affolement général, même au Mexique où nous nous trouvions, la fermeture de la frontière et tout à coup l'absence totale de nouvelles, sauf celles qui venaient soit d'Europe, soit des pays avoisinant le Mexique. À côté de l'hôtel, dans une boutique, une jeune Française, très aimablement, me traduisait ce qu'elle entendait. Et c'est ainsi que, pendant quelques jours, j'ai pu suivre l'évolution de la crise.

133



\*\* me parle de l'abbé \*\*\*, un peu farfelu, mais utile dans un certain milieu que le prêtre n'atteint guère. Il a une mémoire extraordinaire et il sait parler et faire parler, me dit mon interlocuteur. Ses programmes de télévision indiquent l'étendue de ses connaissances et son cerveau bouillonnant.

Prêtre, il est un chrétien convaincu et agissant, mais il croit à d'autres méthodes qu'à celles que pratique le clergé ordinairement. Il doit être embarrassant pour son évêque parfois, ai-je fait remarquer à mon interlocuteur. Oui, mais dans l'ensemble, son action est positive, me répond-il, là où le prêtre ordinaire n'aurait aucune chance d'exercer une influence quelconque. « Que de jeunes gens, il a convaincu de se marier qui, jusque-là, vivaient en concubinage... » Après quelques secondes, il a ajouté : « Il est vrai que souvent il n'a pu les empêcher de se séparer ou de vivre à leur manière dans le milieu très libre de la radio-télévision ».

Germaine n'aime guère l'abbé. À cause de son instabilité d'abord, même si elle s'accompagne souvent d'une grande et charmante fantaisie. Et puis, parce qu'un jour à la maison, il a raconté

des histoires assez lestes devant la fille d'un de nos amis, venue prendre le verre de l'amitié avec sa famille. Ma femme n'est pas prude, mais elle n'aime pas qu'on aborde certains sujets devant les jeunes. Ils ont bien changé, il est vrai ; ils savent des choses que nous ignorions et ils en font d'autres que nous évitions. Manger le blé en herbe n'effraie pas la plupart, car la pilule les met à l'abri de la conséquence antérieure, à moins que l'on se trompe de comprimé, comme dans ce film anglais qu'on nous montrait l'autre jour et où toutes les femmes finissaient par être enceintes parce que la pilule avait été remplacée par des comprimés d'aspirine.

134

Avant de terminer cette courte note au sujet de \*\*\*, il ne faudrait pas oublier l'oeuvre qu'il a accomplie en faisant accepter le scoutisme par le Canada français. Radio-Canada en a rappelé le souvenir à maintes reprises et, un peu plus tard, un film sera consacré à la troupe scoute et à la remarquable formation qu'elle a donnée à ses gens.

## 27 avril

Tout à l'heure, à la basilique Notre-Dame, le prêtre a fait le sermon sur les vocations. Elles augmenteraient depuis trois ans par un renversement assez inattendu.

En écoutant le prédicateur, je pensais aux \*\*\*, dont le fils vient de quitter la faculté de médecine de Bordeaux pour entrer chez les Jésuites. On lui permettra de reprendre ses études, paraît-il, une fois qu'il aura passé à travers l'épreuve du noviciat. C'est tout de suite qu'on devrait les lui faire terminer, à mon avis. Je n'aime pas, en effet, cette idée du *drop-out* que certains affectionnent. Si l'enfant prodige revient à la maison et si on le reçoit en tuant le veau gras, j'ai peur pour celui qui quitte ses études en se promettant d'y revenir. S'il le fait, après avoir acquis une maturité nouvelle, tant mieux, mais dans combien de cas revient-on en arrière pour retrouver livres et maîtres ? Eux n'ont pas changé, mais lui n'est plus le même. Je sais que certains professeurs ne sont pas de mon avis. L'un, entre autres, a quitté ses études, puis il y est revenu pour son plus grand avantage, avec une vue différente des hommes et des choses. Mais n'est-il pas un cas d'exception, qui ne devrait pas servir à l'établissement d'une

règle générale ? Fernand Dumont, auquel je pense, ne partage pas mon avis.



Pierre Gaxotte écrit ce matin dans *Le Figaro* : « ... que les États-Unis soient gouvernés en ce moment par un président faible et incertain, cela est déplorable, mais nous ne pouvons pas nous isoler d'eux sans mettre notre existence en danger ». J'aime cet historien qui écrit ainsi des choses de bon sens.

De son côté, dans le même numéro du *Figaro*, sous le titre de « Quand les mots n'ont plus de sens », André Frossard fait allusion à la déclaration de M. Gromiko à l'effet que l'U.R.S.S. s'est déclarée catégoriquement hostile à toute intervention militaire dans quelques pays que ce soit. Après l'affaire de l'Afghanistan, ce serait suave, si ce n'était d'un cynisme effroyable.